



# Le *crush* : une nouvelle éducation sentimentale ?

Christine Détrez, Oscar Banning, Sacha Barbier, Cécile Dossa, Sasha Errate-Piper, Baptiste Yzern

DANS **RÉSEAUX 2023/6 N° 242** , PAGES 51 À 88

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 0751-7971

ISBN 9782348080210

DOI 10.3917/res.242.0051

Date de mise en ligne : 22/12/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-reseaux-2023-6-page-51?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LE *CRUSH* : UNE NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE ?

Christine DÉTREZ  
Oscar BANNING  
Sacha BARBIER  
Cécile DOSSA  
Sasha ERRATE-PIPER  
Baptiste YZERN



## RÉSUMÉ :

Comme les goûts en général, les émotions et les sentiments, loin de renvoyer à un ineffable psychologique et individuel, peuvent être objets de sociologie. Dans la lignée des travaux classiques ayant élaboré la notion de script en matière de sexualité, les sentiments peuvent également être situés et contextualisés, notamment dans leur dimension générationnelle et culturelle. Tout comme le flirt a pu être analysé au fil de son histoire dans son lien avec les mentalités, l'accès au corps mais aussi les produits culturels d'une époque (le cinéma et les yéyés), le « crush », ce mot générationnel, nous permet de saisir de façon très contemporaine l'éducation sentimentale à l'adolescence et chez les jeunes adultes, l'importance qu'y prennent les productions culturelles, les réseaux sociaux et les pratiques numériques. Surtout, le crush, cette attirance secrète, ne peut être compris sans appréhender la dimension collective et les logiques genrées du travail émotionnel qu'il induit.

**Mots-clés** : émotions, sentiments, culture, genre, jeunesse, numérique

## THE CRUSH: A NEW SENTIMENTAL EDUCATION?

## ABSTRACT:

Far from being indescribable psychological and individual phenomena, emotions and feelings – like tastes in general – can be the subject of sociological study. Following on from the classic work that developed the notion of script in sexuality, feelings can also be situated and contextualized, particularly in their generational and cultural dimensions. Just as flirting has been analysed over the course of its history in terms of its relation to mentalities, and of access to the body and to the cultural products of an era (cinema and the yéyé movement), so too ‘crush’, a generational term, gives us a very contemporary understanding of adolescents’ and many young adults’ sentimental education, and of the role of cultural productions, social networks and digital practices. Above all, a crush, a secret attraction, cannot be understood without grasping the collective dimension and gendered logics of the emotion work involved.

**Keywords:** emotions, feelings, culture, gender, youth, digital.

La série *Outlander* déroule les aventures de Claire Randall, une infirmière anglaise qui en 1945 est transportée deux siècles en arrière. Elle y tombe amoureuse d'un fier guerrier des Highlands, Jamie Fraser. Dans l'épisode 5 de la saison 6, Claire évoque un « *small crush* », que, devant l'incompréhension de Jamie, elle est obligée de traduire par cette expression étrange : « *a tendresse* ». Nul besoin de se trouver projeté au XVIII<sup>e</sup> siècle pour, quand on a dépassé la trentaine, être confronté à une telle interrogation quant au sens du mot *crush*. Un autre indice de ce décalage linguistique est le désarroi de notre logiciel de transcription des entretiens : point de *crush*<sup>1</sup>, mais à la place, croc, cruche, CRS, cross, crache, crash et autres croche ou crèche... Et pourtant, en quelques années, le mot *crush* est devenu incontournable dans les productions culturelles et les discours des adolescents et adolescentes françaises : une recension des titres de la plateforme *Deezer* montre son arrivée dans les textes français depuis une petite dizaine d'années, avec un pic très récent. Sur 113 chansons en français disponibles, 51 sont sorties en 2021. Le mot fait aussi le titre d'une série de livres publiés chez Fleurus en 2018-2019, destinés aux filles d'une dizaine d'années, si on en croit l'identité des héroïnes – Sasha, Maddie, Jasmine, Sully, Lily. La websérie gay française<sup>2</sup> intitulée *Crush*, parodie de la sitcom d'AB productions *Hélène et les garçons*, a débuté en 2021. Franchissons les frontières : outre sa présence dans la chanson anglo-saxonne depuis 1920 (le célèbre titre « *I've got a crush on you* » repris de multiples fois), *Crush* est une comédie ro-

---

1. Pour ne pas alourdir la lecture, nous avons choisi de ne mettre que la première occurrence du terme en italiques, sauf quand il apparaît dans un titre de produits culturels.

2. La série est en deux versions : l'une tout public, sur YouTube, l'autre sur le studio de films X French Twinks.

manique *queer* sortie sur les plateformes Hulu et Disney+ en avril 2022. En 2021, *Crushing* est le titre d'une BD de Sophie Burrows, sous-titrée *Amours et solitudes dans la ville*. Ajoutons une romance coréenne, *Crush for lifetime*, webtoon publié en papier et français par Kbook en 2021, une chanson de K-pop, *Crush*, du groupe *Seventeen*, de 2021, un drama chinois *Crush* en 2021 toujours, le pseudonyme d'un chanteur sud-coréen, un parfum de la gamme *Adopt* (*Summer crush*), ou un autre parfum lancé par Rihanna en 2016... et même une collection joaillière de Chanel, *Coco Crush*. Les séries, les podcasts, les réseaux comme TikTok ou Twitter, où le hashtag #crush est également très présent, et jusqu'aux pages sur Instagram des établissements scolaires où, en anonyme, on peut laisser un avis de recherche sur telle personne croisée à la cantine ou aperçue dans la cour, témoignent de la popularité du terme, en même temps qu'ils contribuent à le diffuser : le crush se lit, se regarde, se pense, se dit, se sent, s'entend, se chante... Il est partout, et, en France, passe sous les radars des adultes – *community managers* exclus – et des sociologues. Mais ce crush qui, pour faire vite, désigne une attirance secrète, n'est-il qu'une expression générationnelle, qui serait le strict équivalent d'un autre mot (béguin ? flirt ? coup de foudre ? passade ?), ou le crush nous parle-t-il de l'éducation sentimentale des jeunes gens contemporains, et du registre émotionnel en régime technologique et numérique ?

Les sciences sociales, après de longues décennies d'indifférence dont se sont étonnés à la fois les sociologues (Jackson, 1993 ; Jonasdottir et Ferguson, 2014) et anthropologues (Lindholm, 2006) s'intéressent désormais à l'amour. Eva Illouz (2006, 2012, 2020) explore les affres contemporaines en régime d'incertitude, remettant en question les analyses qui concluaient à la contractualisation des relations (Giddens, 1992). Michel Bozon (2016) a consacré un ouvrage aux « pratiques de l'amour », Isabelle Clair (2023), depuis vingt ans, analyse les relations sentimentales lycéennes, Christophe Giraud (2017) a consacré un livre à celles des jeunes femmes, Kevin Diter (2019) une thèse et des articles à la socialisation à l'amour

des enfants. Le boum éditorial féministe a également contribué à diffuser cette dénaturalisation du sentiment amoureux : ces dernières années ont ainsi vu fleurir podcasts et best-sellers (Chollet, 2021 ; Herrera Gomez, 2021 ; Tuaille, 2021), qui invitent à déconstruire le mythe romantique, développant et diffusant des analyses déjà amorcées à partir des années 1980 (Dayan-Herzbrun, 1982 ; Noizet 1996), initiées elles-mêmes par *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir.

Une recherche sur le *crush* trouve également confirmation de son intérêt dans l'histoire des sensibilités. L'amour a déjà fait l'objet d'investigations par les historiens, notamment depuis l'entreprise menée par Georges Duby (1991), qui soulignait la difficulté de cette démarche d'historicisation des sentiments. Pour autant, elle n'est pas restée uniquement programmatique : Jean-Claude Bologne (2017) a écrit une histoire du coup de foudre et Fabienne Casta-Rosaz (2000) une histoire du flirt. Elle analyse les différentes significations du terme flirt, apparu en France à la Belle Époque : à travers les romans, les journaux intimes, les chansons se dessinent les successives définitions et fonctions du flirt, quand du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle désir et sexualité se dégagent de l'étau des interdits. La dimension collective et générationnelle du flirt entre en écho avec l'article de Hugues Lagrange (1998), consacré à « l'invention du flirt ». Le flirt tel qu'il se diffuse dans les années 1960, notamment porté par la culture yéyé, n'a pas pour fonction de mettre en présence les futurs partenaires d'un couple. Est-ce à dire qu'il ne sert à rien ? Au contraire, il a une véritable fonction collective, tout comme l'expression du deuil telle que l'ont décrite Émile Durkheim (1912) ou Marcel Mauss (1921).

Par ailleurs, le *crush* et son ancrage générationnel permettent d'approcher le rôle des produits culturels dans cette éducation sentimentale, dans la lignée des travaux sur les scripts (Gagnon, 1999) ou plus récemment sur la « fabrique médiatique des sexualités » (*Réseaux*, n° 237). Si Hugues Lagrange évoque le rôle des chansons yéyées pour le flirt mais aussi celui des films hollywoodiens dans la diffusion du baiser, les *teenseries* contemporaines sont également objet

d'études sous l'optique de l'«*edutainment*» (Brey, 2018) ou de la diffusion de nouvelles normes parmi les adolescentes et adolescents<sup>3</sup>. Fabienne Casta-Rosaz (2000, p. 25) remarquait que :

«Le flirt a donc une histoire, et s'inscrit dans l'Histoire. De la même façon que l'amour courtois nous renvoie au Moyen Âge, le libertinage ou le marivaudage au XVIII<sup>e</sup>, et l'amour romantique au XIX<sup>e</sup>, le flirt apparaît indissociablement lié au XX<sup>e</sup> siècle. Il en reflète toutes les contradictions, les tensions, les hésitations.»

Le crush nous permettrait-il d'aborder, dans une même perspective, l'éducation sentimentale du XXI<sup>e</sup> siècle ?

Dans un premier temps, nous envisagerons le crush comme une nouvelle émotion véhiculée notamment par les produits culturels, ce que nous permettent de saisir les entretiens et les analyses ciblées de corpus. Sans bien entendu pouvoir prétendre à l'exhaustivité, nous considérons comme productions culturelles à la fois les productions «classiques», produites et destinées au public adolescent, mais également les traces laissées sur les réseaux sociaux numériques par ces mêmes jeunes gens. Si les représentations du crush sont, on le verra, paradoxales, le crush doit, dans un second temps, être appréhendé comme un ensemble de pratiques. C'est sans doute la seule façon de saisir empiriquement une émotion, comme le proposaient déjà Michel Bozon pour l'amour (2016), ou Dominique Memmi, Gilles Raveneau et Emmanuel Taïeb pour le dégoût (2016).

## LE CRUSH, UNE NOUVELLE ÉMOTION SCÉNARISÉE ?

Le crush est-il juste un nouveau mot pour une émotion qui traverserait les générations, ou doit-on prendre au sérieux l'hypothèse d'une construction sociale et culturelle des sensibilités ? Si les «amours

3. Voir le groupe de recherche dirigé par Laurence Corroy à l'université de Lorraine, «*Sixteen*».

### Encadré méthodologique

Depuis quelques années, le séminaire de recherche dirigé par Christine Détrez à l'ENS de Lyon se consacre aux questions liées au genre, à la sociologie de l'enfance, de la culture et des émotions. Après avoir investigué de façon générale la socialisation à l'amour et à l'amitié des enfants, notamment par le biais des produits culturels, les travaux se sont focalisés ces deux dernières années sur le crush. L'article ici présenté se base sur plusieurs matériaux, accumulés en plusieurs vagues, cette temporalité étant due d'une part à la « découverte » progressive de l'intérêt sociologique de l'objet « crush », et d'autre part aux conditions actuelles de la recherche, qui ne trouve à se déployer que dans les interstices de temps laissés par l'accumulation des tâches\*. Mais l'aspect « éclaté » des corpus tient aussi à l'objet lui-même, à la difficulté des sociologues de la culture de saisir les pratiques contemporaines des jeunes, dès qu'elles se déploient sur et par le numérique, et à l'impossibilité de parvenir à l'exhaustivité. Des études de corpus délimités ont été menées par les étudiantes et étudiants du séminaire : analyses de *teen-series* et *teenmovies* très populaires sur Netflix ; analyses de *trends* à succès employant le terme crush sur TikTok ; analyses de fils de discussions à propos du crush sur le forum *jeuvideo.com* ; étude de son usage dans un jeu vidéo, *Amour sucré*, ou encore sur les groupes Instagram de quatre établissements scolaires. Dans le cadre de l'ANR Gem, nous avons pu par ailleurs travailler sur des données fournies par *Deezer*, notamment sur un corpus de chansons françaises contenant le mot crush, traité par Cécile Dossa, dans le cadre de son stage, et par Karine Pietropaoli, ingénieure d'études au Centre Max Weber. Enfin, des entretiens ont été conduits par les étudiantes et étudiants dans le cadre du séminaire avec les lycéennes et lycéens (N=20), puis par Oscar Banning, Sacha Barbier, Sasha Errate-Piper, Baptiste Yzern ayant continué l'enquête dans le cadre d'un stage (N=20), et par Christine Détrez avec des jeunes adultes (N=10)\*\*. Les questions portaient sur leurs définitions, représentations, pratiques passées et actuelles du crush. Le choix d'interroger des lycéennes, des lycéens ou des jeunes adultes plutôt que des collégiennes ou des collégiens correspond à l'hypothèse que les « amours dans la tête » – comme les appelle Isabelle Clair (2023) – perdurent même quand la concrétisation des relations est possible, ce qui n'est pas sans questionner alors leur rôle et statut.

\* Nous tenons d'ailleurs à remercier le comité éditorial de la revue pour ses relectures qui ont permis d'améliorer ce texte, et pour avoir accepté sans problème la signature collective de cet article.

\*\* Si l'échantillon de départ est quelque peu déséquilibré en termes de genre (plus de filles) et d'origine sociale (plus de jeunes de milieu favorisé), nous avons veillé à restaurer l'équilibre dans cet article, au moins en termes de genre. Les entretiens avec les jeunes adultes sont davantage exploratoires : la technique boule de neige a amené à une surreprésentation des jeunes gens travaillant dans le milieu culturel (théâtre, cinéma), que ce soit à des postes de techniciens, techniciennes ou de comédiens, comédiennes. Les résultats présentés devront donc être complétés dans la suite de notre enquête.

dans la tête», pour une star, pour un plus «grand» ont toujours existé, le crush ne s’y limite pas, et est indissociable des scénarii mis à disposition sur les réseaux sociaux, entre ouverture des possibles et reconduction des stéréotypes.

### Une ouverture des possibles ?

Dans le film *À tous les garçons que j’ai aimés*<sup>4</sup> (2018), le personnage principal, Lara Jean, écrit des lettres imaginaires à ses crushs. Ce succès Netflix repose sur les possibilités du crush, léger, individuel, et stimulant : le crush, dans de nombreux produits culturels, propose en effet une ouverture des possibles ou un élément déclencheur d’intrigue et de sentiments.

### Du «*Celebrity crush*» aux crushs impossibles ?

De notre corpus d’entretiens et de l’analyse de nombreux produits culturels, ressortent quelques aspects stables du crush : celui-ci est simple, ni engageant ni exclusif. Avoir un crush, c’est jouer sur l’ambiguïté d’une relation fantasmée ou alimentée par le recueil d’informations et de signaux. Harry Styles, Mel Gibson, Timothée Chalamet, Angèle... autant de célébrités qui sont désignées comme des crushs par les jeunes gens de notre corpus. On pourrait quasiment dessiner le continuum de ces crushs dits «impossibles» : des «*celebrity crush*», comme ceux qui viennent d’être cités, ou encore ceux de Yumiko (16 ans, première, parents gérants de commerces) sur «Dylan o’Brien, la fille de *Skam* et Bel Ami dans *The 100*» à ceux visant les «grands de terminale». Par exemple, le crush de Laurine (17 ans, terminale, famille monoparentale avec mère téléconseillère à EDF), un garçon sportif, appartient selon elle au «groupe de trois, populaires et un peu mystérieux à la fois». Alicia (18 ans, terminale, mère coiffeuse à domicile, père commercial-vendeur-livreur) parle

4. Réalisé par Susan Johnson, sorti en 2018, produit par Netflix.

aussi de son propre crush de seconde comme «le crush impossible de toutes les filles. Toutes mes copines crushaient sur lui aussi en seconde». De façon plus générale, il est possible d'avoir un crush sans le mettre en pratique : «à condition que tu le gardes pour toi et que tu le dises à personne, et que tu sais qu'il se passera rien et que c'est juste un crush comme ça» (Barbara, 18 ans, terminale, père rédacteur au ministère des Finances, mère professeur des écoles). Le crush impossible est d'ailleurs un vrai cliché des «films Netflix», que toutes et tous catégorisent comme un genre à part entière. Yumiko évoque ainsi *Mes premières fois* :

«*Mes premières fois*, ça parle un peu de crushs inaccessibles justement pour la personne. [...] C'est un peu le cliché dans les films quoi, la fille pas populaire et le mec populaire qui va s'intéresser à elle alors qu'enfin en soi dans la vraie vie ça arrive, ça peut arriver tu vois mais enfin, pas plus que ça. [...] Donc, c'est très caricaturisé [*sic*] dans les films et les séries, je trouve.»

## Sortir de l'hétérosexualité ?

Le crush permet aussi d'explorer d'autres scénarii que ceux proposés par l'hétérosexualité. Il est même parfois un signe que ces scénarii ne suffisent pas, ou ne conviennent pas. C'est le cas d'Anaïs (17 ans, première, père technicien, mère professeure de lycée) qui, si elle est en relation avec des garçons, n'évoque ses crushs sur des filles qu'en fin d'entretien. Anaïs vit dans une famille catholique pratiquante, et dit ne pas oser en parler, ni même concrétiser ces attirances. Yumiko, de même, a eu un crush sur sa meilleure amie, mais comme Anaïs, n'a pas voulu mettre en danger la relation d'amitié en lui déclarant ce crush. Certaines *trends* sur les réseaux sociaux en proposent une mise en scène : sur TikTok<sup>5</sup>, de nombreux utilisateurs et utilisatrices suivent la tendance «*I kissed my bestfriend*», qui, sur le refrain d'une chanson de *Girl in Red*, revient à déclarer leur crush à leurs

5. Étude de corpus réalisée par Elen Jourdan, Léonor Gorges et Ursuline Barthet (2023).

meilleures copines ou copains et filmer leur réaction. La déclaration n'a pas toujours de conclusion positive mais la relation n'est pas forcément remise en cause, puisque c'est « juste un crush ».

Le crush a d'ailleurs pu être analysé comme une nouvelle étape des romances *queer*<sup>6</sup> : à un moment où la critique pointe la « victimisation » des personnages homosexuels notamment dans la littérature jeunesse<sup>7</sup>, la série Netflix *Heartstopper*<sup>8</sup> (2022) se concentre au contraire sur la relation sentimentale entre deux lycéens, Nick et Charlie, avec un deuxième épisode intitulé « *Crush* ». Le crush de Charlie sur Nick est un des éléments déclencheurs de l'intrigue, qui n'est pas construite autour du *coming out* des personnages, mais de l'expérience des sentiments. La série *Crush*, également, met en scène les rebondissements sentimentaux d'une bande de jeunes hommes, en reprenant les codes de la sitcom *Hélène et les garçons*. Les publications du compte Instagram de la série illustrent ce dépassement du *coming out* comme seul enjeu narratif possible : « comment gérer une relation à distance ? », « comment surmonter une crise de couple ? », « les opposés s'attirent-ils vraiment ? », etc. La mise en scène et l'esthétisation du crush dans les produits culturels participent ainsi à la légitimation des romances *queer* en leur donnant une visibilité. Yumiko oppose d'ailleurs la série *Heartstopper* aux clichés qu'elle repère dans les séries mettant en scène des personnages homosexuels, où « c'est toujours de la peine d'être homosexuel et jamais de la joie » :

6. <https://www.theatlantic.com/culture/archive/2022/05/heartstopper-netflix-love-victor-coming-out/629827/?fbclid=IwAR3jIZzFr-DjmtlerR77k682RNLljj3MKNBYgjJJibxcaKiUMj5ZuMVU0>, consulté le 10 octobre 2023.

7. Bertrand Baptiste, « Portrait de l'homosexualité masculine dans le roman francophone contemporain pour adolescents et jeunes adultes – France, Belgique et Québec », thèse de doctorat en littérature comparée, université du Mans, 2023 (sous la direction de Nathalie Prince et Gilles Behoteguy), soutenue le 23 juin 2023.

8. Réalisé par Alice Oseman, sorti en 2022, production Netflix.

«Je trouvais bien parce que ça montrait pas enfin quelqu'un qui refoulait, qui insultait forcément la personne homosexuelle. Enfin, je trouvais que c'était bon, bon vivre quoi. Enfin, y avait pas de méchanceté. Faut qu'on arrête de montrer qu'il y a toujours que du mal.»

On vient de le voir, sur les réseaux sociaux, sur Instagram et TikTok les crushs lesbiens par exemple, trouvent un espace d'expression inédit. Le crush prend souvent la forme d'une enquête, par exemple pour déterminer l'appartenance ou non de la personne ciblée à la communauté lesbienne, selon des indices codifiés sur les réseaux (bague sur le pouce, cheveux courts et colorés, etc.), ce qui encourage sa mise en intrigue. Cependant, la finalité n'est pas tant la construction d'une relation avec la personne que l'exploration de son identité sexuelle de lesbienne ou de bisexuelle. Le crush ouvrirait ainsi sur de nouvelles possibilités puisque l'on peut crusher sur tous les genres ou personnes, les réseaux, chansons, séries... offrant les cadres (une *trend* et une chanson à la mode par exemple), mais également des ressources pratiques et identificatoires.

## Ouverture des possibles ou produit des algorithmes ?

L'utilisation des réseaux est une ressource essentielle pour cette ouverture. Non seulement les réseaux permettent de garder/d'initier le contact avec quelqu'un qu'on connaît à peine («la pote de pote») mais ils sont également un terrain possible de fantasmes ou d'approches prudentes (Cupples et Thompson, 2010). Robinson (25 ans, chef-opérateur, parents professeurs d'université) va plus loin dans la relation complexe des réseaux et du crush, en faisant des premiers les initiateurs du second, et en soulignant le paradoxe de cette ouverture :

«Je pense que c'est très lié aux réseaux sociaux. Je sais pas qui influence qui, mais moi je commence à imaginer que les réseaux sociaux augmentent le nombre de crushs ou amplifient l'importance des crushs ou les font exister. Parce que tu peux voir une personne qui te plaît, même un peu loin, pote de pote tout ça, te mettre à la suivre sur Instagram puis voir ses stories, puis du coup la voir un peu tous les jours... puis du coup Instagram fait en sorte

que quand tu regardes les stories d'une personne plus que d'une autre, ils les mettent en première. Je sais pas si tu fais gaffe, mais t'as tout le temps les mêmes premières stories. Du coup, Instagram identifie tes crushs.»

Roméo (26 ans, comédien, père comédien, mère professeure) rebondit sur cette idée :

«c'est toutes les applications qui marchent en te proposant ce qui t'obsède en ce moment pour que tu restes plus longtemps sur l'application et du coup forcément ton crush du moment.... Dès qu'il voit que tu restes plus longtemps sur une photo, il va se mettre à s'activer et même parfois avoir des notifications en mode "Ah une telle a mis une photo tu veux pas regarder?" Et je pense que du coup ça pousse à la réaction aussi, enfin là ou un crush que tu croiserais pas, que tu verrais pas sur Insta, que t'aurais pas de moyen de revoir au contacter, tu l'oublieras, tu ferais pas grand-chose mais... moi je pense que de voir ce truc-là je me dis "Ah quand même elle me plaît, quand même, j'ai envie de savoir si c'est réciproque, si machin". Et donc soit je vais créer une occasion d'une discussion soit de la revoir parce que je sais qu'elle va être à une fête ou à machin ou qu'elle va boire des verres avec tel autre pote, et que du coup je vais y aller.»

«ELLE VEUT ÊTRE MON CRUSH,  
FAUDRA QU'ELLE S'ACCROCHE»<sup>9</sup>  
OU LA RECONDUCTION DES STÉRÉOTYPES

### Rappels à l'ordre du genre

Malgré une apparente ouverture, force est cependant de constater une permanence des stéréotypes de genre visible à travers les rôles attribués aussi bien aux femmes qu'aux hommes dans le crush. De nombreux produits culturels continuent en effet à mettre en scène une vision d'un homme détaché qui tranche avec la femme amoureuse et dévouée. Comme le chante Yanns<sup>10</sup> : «*J'fais d'elle ma crush / Mais j'crois qu'elle voulait s'marier (voulait s'marier) / J'fais d'elle ma crush / Mais j'crois qu'elle s'attache.*», ou encore Healthy et

9. Razor, JD, «Berreta», 2020.

10. Yanns, «Ma crush», 2021.

Nightclub20xx<sup>11</sup> : « *Y a, y a ta crush sur mes côtes / Elle veut se mettre en couple, pas le temps.* »

Dans le corpus de chansons analysées, le *crush* – et derrière le mot *crush*, souvent la femme – est également perçu comme une possession venant compléter une liste d'autres possessions matérielles (villas, voitures, argent, vêtements / accessoires de luxe) : « *En couple ou avec un crush et un cocktail bien frais / Vue sur la mer soleil qui se couche et je repense à toutes ces années de galère.* »<sup>12</sup> Le *crush* peut ici être rapproché d'une forme de trophée, et sa possession devient un marqueur de statut social : dans ces chansons souvent interprétées par des hommes (sur 83 chansons recensées en juin 2022, 73 le sont par des hommes), et relevant du genre musical du rap (69 chansons), il n'est fait état d'aucune forme de sentimentalité. Une analyse lexicale du corpus de chansons met ainsi en exergue la proximité du terme *crush* avec les termes *kush*, *bitch*, *cash*, qui certes permettent les rimes (à l'association attendue entre amour et toujours succéderait ainsi celle entre *crush* et *kush*<sup>13</sup>) tout en relevant du champ lexical du genre musical.

Trop attachée ou trop détachée ? « La » femme, qui à tous les coups perd, est également souvent décrite comme vénale et superficielle. Elle *crushe* sur le chanteur surtout pour tout ce qu'il pourrait lui apporter : argent, voitures, vêtements de luxe : « *Elle a crushé sur l'GTS, elle veut le dernier Birkin Hermès/Elle va m'laisser en PLS, en promenade t-shirt Ellesse*<sup>14</sup>. »

11. Healthy, Nightclub20xx, UNDERGRND, 2021.

12. BARBE NWR, « Train de vie », 2021.

13. *Kush* désigne le cannabis.

14. NAPS, SCH, « La Danse des bandits », 2021.

Les discussions autour du crush que l'on trouve sur les forums en ligne, notamment le forum « 18-25 »<sup>15</sup> sur [jeuxvideo.com](https://jeuxvideo.com), témoignent autrement de son utilisation comme rappels à l'ordre genré. L'analyse des réponses aux « *topics* » mentionnant le mot crush montre que le forum tend à renforcer les rôles assignés aux jeunes hommes à travers la mobilisation d'une culture « masculiniste » : les *topics* où un jeune homme énonce son crush et demande des conseils sont le lieu d'un déferlement d'injonctions à se comporter « comme un chad » : « *Fréro, Il est grand temps que t'arrêtes de te considérer comme un misérable cloporte cuck de fdp. Dans ta tête, tu dois être un fat chad qui éclate des occipitiaux et retire son épée du ventre de deux trois maures parce que t'as trouvé ça drôle de les buter. Courage Fréro, et reste toi.* » [sic]<sup>16</sup>. Se joue l'opposition entre le « chad » (l'homme ayant pleinement confiance en lui et qui attire les femmes) et le « cuck » (l'homme qui doute et qui est donc manipulable par les femmes). Plus précisément, il s'agit ici d'adopter une attitude particulière (infusée de normes masculinistes) dans le but de concrétiser le crush, et ainsi de ne pas rester à une vision fantasmée qui est pleinement dévalorisée.

Mais les garçons ne sont pas les seuls à être objets de ces « rappels à l'ordre ». Les comptes crush des établissements scolaires sur Instagram regorgent de leurs équivalents féminins. Par exemple s'y manifeste l'injonction faite aux jeunes filles de « plaire », comme en témoignent les félicitations distribuées entre copines quand l'une d'elles est nommée : Aurore, enfin mentionnée sur un post (« Aurore en seconde A elle est magnifique je veux sortir avec elle ») est ainsi congratulée par Emy (« Enfin @Aurore ») et lui renvoie le compliment (« en attendant jss pas passé 3 fois sur le compte »)<sup>17</sup>.

15. Étude de corpus réalisée par Maë Robert, Morgane Marcot, Raphaël Martin-Penon et Léopold Pichol-Thievend (2022-2023). Pour une autre analyse de ce forum, voir Marignier (2017).

16. <https://jvarchive.com/forums/42-51-71251653-1-0-1-0-0-alerte-ma-crush-mas-ajoute-sur-insta>, consulté le 10 octobre 2023.

17. Étude de corpus réalisée par Thomas Baray, Baptiste Cochin, Maud Yaiche, Sacha Barbier et Oscar Banning (2022-2023).

Du côté des produits culturels à destination des jeunes filles, les rappels à l'ordre du genre se centrent sur la nécessité pour elles d'une part de chercher un partenaire et d'autre part de tout faire pour s'adapter à sa personnalité dans un but de séduction. Dans le jeu vidéo *Amour sucré*<sup>18</sup> développé par Beemov, chaque séquence narrative met en scène un «moment avec [son] crush». Toutefois, ce «moment» et l'illustration qui lui est associée ne sont accessibles que si les bons choix de dialogue ont été sélectionnés auparavant. Par exemple, lors de la première rencontre avec le personnage de Nathaniel, le joueur ou la joueuse a le choix entre trois lignes de dialogue : une première qui consiste à crier dans les couloirs pour le trouver, une deuxième qui consiste à aller voir Nathaniel et lui demander s'il s'agit bien de lui et une troisième où on lui demande s'il est le délégué principal. Pour gagner des points et pouvoir approcher ce «crush», il faut choisir la troisième option, puisque Nathaniel sera flatté, alors que la première option ferait perdre des points. Dès lors, le jeu vidéo encourage le joueur ou la joueuse derrière le personnage féminin à se conformer à la personnalité du crush choisi, puisque ce sont les réponses qui vont dans ce sens qui permettent d'avancer et de réussir dans l'objectif de séduction.

On aurait donc tort de voir dans le crush un bouleversement radical des représentations culturelles en vigueur : dans des genres aussi codifiés que le rap ou les jeux vidéo, le terme est réinvesti dans une reconduction des stéréotypes habituels.

### Rappels à l'ordre conjugaliste

Il est frappant que dans les produits culturels scénarisés (film, romans, ou bandes dessinées) le crush soit par ailleurs une première

18. Étude de corpus réalisée par Ivanhoé Arrayet et Baptiste Yzern (2022-2023). Voir sur ce jeu la thèse de Leticia Andlauer, «Jouer la romance dans *Amour sucré*. La construction adolescente au regard des pratiques et productions de l'industrie du jeu vidéo en France», thèse de doctorat, Université de Lille, Lille, 2019.

étape du script conjugal classique. Dans les *teenmovies* les plus populaires, comme *The Kissing Booth* ou *À tous les garçons que j'ai aimés*<sup>19</sup>, l'intrigue est séquencée, avec des étapes qui se succèdent : crush comme situation initiale, rencontre, baiser, péripéties diverses (doute sur la sincérité, etc.), puis résolution avec la mise en couple. Quand on l'interroge sur les films où elle aurait pu rencontrer le mot crush, Myra (16 ans, première, parents ingénieurs au Maroc) éclate de rire : dans les films, dit-elle, les histoires de crush ont toujours pour cadre des « *high schools* », avec un dénouement « hollywoodien », le couple, le mariage. Elle précise bien que « ce n'est pas du tout [s]a définition du crush ». Myra n'est pas la seule à témoigner d'une distance critique sur la vision du crush dans les produits culturels. Marina (17 ans, terminale, mère cadre, père décédé) insiste sur le même stéréotype :

« Là j'ai des scènes de film très cucul à la con qui me viennent à la tête en mode "elle fait tomber son cahier, il le ramasse, ils se touchent et se regardent" en mode *wow* (mime l'étonnement/admiration)... c'est très romantisé je dirais... et irréaliste et hétéronormé, trop. Ça nous donne des idées un peu fausses sur plein de points. »

On pourrait croire qu'il suffirait d'aller chercher d'autres types de produits culturels, mettant en particulier en scène des personnages homosexuels, pour trouver des schémas alternatifs dans la construction du crush. Pourtant, même au sein de ce type de contenus culturels, on trouve sans cesse la reconduction d'un schème conjugaliste exclusif et hétéronormé<sup>20</sup>. La série *Heartstopper* a déjà été évoquée précédemment pour caractériser l'apparente ouverture du crush. Il n'en reste pas moins que le crush semble s'intégrer dans un script conjugal traditionnel : l'épisode « crush », est suivi par « le baiser », « le secret », pour se conclure par « petit ami ». Même les productions mettant en scène des amours homosexuelles mettent en avant cette

19. Films réalisés respectivement par Vince Marcello en 2018 et par Susan Johnson en 2018. L'étude de corpus a été réalisée par Nour Mohammadi et Baptiste Yzern (2021-2022).

20. Étude de corpus réalisée en 2021-2022 par Apolline Sauvage et Sasha Errate-Piper.

recherche du couple exclusif et durable, comme si seul l'horizon d'un couple pouvait lui accorder une sorte de respectabilité. Comme le souligne Sylvie Tissot (2022), la banalisation et la respectabilisation de l'homosexualité masculine sont possibles – à la différence de l'homosexualité féminine plus difficilement acceptée – à condition de passer par des conformations aux normes de genre (être gay, mais viril) et de conjugalité stable selon un modèle familial, et là aussi, finalement, le *crush* tel que le scénarisent les productions culturelles ne vient rien changer.

Si les produits culturels à destination des adolescentes et des adolescents promeuvent donc des représentations du *crush* somme toute assez traditionnelles, qu'en est-il des pratiques culturelles effectives des jeunes, et de la façon dont ils et elles racontent ressentir et traduire en actes cette émotion ? Le but de cette deuxième partie est donc de prendre au sérieux le *crush*, et de l'appréhender comme une véritable pratique culturelle générationnelle.

## LE CRUSH : UNE PRATIQUE CULTURELLE À PART ENTIÈRE

Comment saisir une émotion, un sentiment, au-delà des paroles et des représentations ? Le *crush*, s'il est un mot clef de la culture adolescente, peut également être décrit comme un ensemble de pratiques, qui, elles aussi, sont régulées et encadrées, à la fois par le dispositif technique des réseaux sociaux, mais aussi, et surtout, par le groupe des pairs.

### La discussion collective

#### *Le crush : une pratique de groupe ?*

Quoi de plus individuel qu'une attirance ? Certains sentiments sont pourtant imposés et attendus, et le caractère collectif et normatif

de ces attentes ne réduit en rien l'intensité des sentiments (Mauss, 1921). Ces formes d'expression des sentiments sont des signes qui composent un langage : on les exprime parce que le groupe les comprend. Personne ne sait poser des mots concrets sur le crush, pourtant tout le monde comprend ce dont on parle, lorsque l'on parle de crush. En effet, les entretiens abondent en exemple où les personnes reviennent sur leurs définitions, les complètent, les amendent, puis abandonnent même l'idée de définition. Dans un entretien de groupe composé de cinq élèves de terminale, les enquêtés trouvent plusieurs synonymes pour définir le crush mais se mettent d'accord pour associer le sentiment du crush avec le « hihi », qui représente un rire malicieux, enfantin : « bah t'as le "hihi", le truc un peu gamin, le truc un peu gossip aussi [...] tu peux en parler avec plein de gens, ça évolue avec les autres, t'en parles, t'as des conseils, t'as des trucs... » (Lila, 17 ans, terminale, parents ingénieurs en informatique). Le crush n'est pas associé à des mots concrets mais à un autre sentiment, une onomatopée qui correspond à l'expérience collective qu'en ont ces jeunes. Si le crush peut être vécu de différentes manières, comme la plupart des émotions et sentiments, il s'unifie dans la signification qu'il trouve au sein du groupe de pairs. Il est un mot qui dit de quel âge, de quelle génération on est. Mais il est aussi un ensemble de pratiques.

Le crush a une fonction intégratrice, puisqu'il participe à la constitution d'un capital social, particulièrement pendant les études secondaires (collège, lycée). En effet, on pourrait considérer que le crush s'intègre dans une « culture adolescente », telle que l'ont par exemple étudiée Dominique Pasquier (2005) et Claire Balleys (2015). Si Isabelle Clair (2023) met en avant l'importance de la « norme conjugale » dès le milieu du collège, qui fait dire à des jeunes de 14 ans qu'ils et elles sont « célibataires », Myra insiste quant à elle sur l'importance d'avoir un crush quand elle était collégienne, véritable accessoire de l'adolescente « dans le coup » : « c'est comme avoir les cheveux lisses, acheter les vêtements à la mode, aller chez *Jennyfer*,

commencer à se maquiller». Elle se souvient d'ailleurs s'être exclamée auprès de ses copines «j'ai enfin un crush!». Là aussi intervient la norme genrée : toutes les jeunes filles éclatent de rire quand on leur demande si elles parlent de leurs crushs, racontant les heures de discussion, dans la cour, ou sur les réseaux sociaux (Rosalie et ses copines ont ainsi un groupe Whatsapp où elles s'échangent des vocaux. Le groupe n'est pas destiné aux crushs, mais Rosalie précise que chaque discussion commence par un tour d'horizon des crushs en cours). La discussion a pour but d'échanger des conseils, de demander des avis, mais aussi, tout simplement, de rire et de ne pas s'ennuyer. Eleonore<sup>21</sup>, en 3<sup>e</sup>, explique d'ailleurs que le crush est une histoire de filles, car cela n'intéresse pas les garçons, qui selon elle, au collège, ne parleraient que de foot et de jeux vidéo, rejoignant ainsi les analyses des sociologues opposant culture sentimentale, pour les filles, et foot et jeux vidéo, pour les garçons (Pasquier, 2010 ; Diter, 2019), véritables marqueurs de la virilité hétérosexuelle (Clair, 2023). Les choses changent un peu au lycée, mais si certains garçons en parlent avec leurs copains, ce n'est alors qu'avec les plus proches, et ce n'est pas le cas de tous, loin de là.

Le crush a donc une fonction sociale et culturelle, mais également une existence sociale : c'est par la discussion collective avec les pairs que le crush existe et est entretenu. Plusieurs enquêtées, comme Laurine, racontent ainsi comment la discussion crée le crush : «on discutait avec les filles et tout et puis on a commencé à bien discuter de lui, tout ça, et puis le crush est arrivé petit à petit et puis voilà.» C'est tout un travail émotionnel sur ses sentiments, mais aussi sur ceux des autres (Hochschild, 1983) qui est alors à l'œuvre : poser des mots, c'est identifier le sentiment, bien plus que l'inverse :

«C'est seulement, et ça c'est quelque chose qui est assez commun avec les crushs j'ai l'impression, pas que pour moi, mais aussi avec mes amis, c'est quand on commence à parler avec des gens, qu'on pose le mot crush,

21. Nous n'avons pas fait d'entretiens avec des collégiens ou collégiennes, mais Eleonore étant en stage de 3<sup>e</sup> avec Christine Détrez, elle a réagi à notre enquête.

et qu'on se rend compte qu'on est vraiment en train de crusher, tu vois. Du coup, c'est comme ça que ça s'est passé. Un de mes amis avait une expérience assez similaire, il trouvait une fille de ma classe à qui il parlait pas mal, vraiment belle et tout. Et genre je lui ai dit "Tu penses pas avoir un petit crush", il me dit non, non. Et après il revient me voir quelque temps après, et il dit "ouais, si, si, tu avais raison, j'ai un gros crush". Bon voilà quoi (...), ça permet de mettre les mots précisément sur les sentiments, ça les renforce, au moins ça clarifie le bail tu vois.» (Alix, 20 ans, prépa BL, père chef d'agence, mère acheteuse)

Une fois qu'il est (auto)déclaré, le rôle de soutien du crush par les copines et copains se manifeste alors par la recherche d'informations, notamment via les réseaux sociaux (classe, emploi du temps...), par des conseils prodigués en matière de crush, mais surtout par des discussions collectives autour de cette personne, des occasions de la rencontrer, des stratégies mises en place pour lui signifier un intérêt toujours contrôlé, des « plans ». Le crush est une aventure collective.

Le crush crée également le réseau social, voire le groupe d'amis, puisqu'une personne en crush décide des personnes à qui elle peut en parler et des personnes à qui elle ne peut pas en parler (la confiance étant à la base de la confiance, le crush ayant comme caractéristique de rester secret et caché de la personne concernée). Par exemple, au moins trois enquêtées lycéennes racontent qu'elles donnent à leur crush des surnoms, surnoms que seules leurs amies connaissent. Laurine et ses amies Célia et Lisa sont donc les seules qui peuvent comprendre les références à « Kiwi », en rire et écrire des chansons à son sujet. Alicia (18 ans, terminale, mère coiffeuse à domicile, père commercial-vendeur-livreur) et son amie attestent de la même pratique en surnommant le crush de la seconde « RZ ». Myra explique également les pseudonymes employés avec ses copines : « on va dire par exemple Tagliatelle ». Si cette pratique est justifiée par la volonté d'éviter que le garçon en question se reconnaisse, elle exclut également du groupe d'intercompréhension toute autre personne à laquelle la personne en crush n'aurait pas accordé sa confiance. La connivence et le partage du secret fondent ainsi le

groupe : Myra est scolarisée depuis la seconde, au Maroc, dans un espace non mixte, et l'absence de connivence sur l'identité du crush épuise désormais vite les discussions, et leur intérêt. Si elle et ses copines éprouvent encore des crushs, ce sont dans des espaces différents : l'une au basket, l'autre dans des cours de langue, une autre au centre commercial : « je vais dire Tagliatelle, mais maintenant, les autres ne savent pas qui est Tagliatelle, donc ça perd de son charme, on n'a plus rien à en dire ».

### ***La validation... et la dévalidation***

Inversement, le crush doit recevoir une approbation amicale, être « validé » pour pouvoir continuer à exister. C'est ce dont témoignent les propos d'Hector (17 ans, terminale, père PDG, mère cadre dans les ressources humaines) :

« Oscar : Pourquoi est-ce que vos potes vous parlent de leur crush ?

Hector : Ils ont peut-être besoin d'un avis de notre côté. Aussi je pense que si on a une crush mais qui est pas forcément validée par ses potes, on va... Je pense qu'y a un avis extérieur qui est aussi pas mal important. Si tes potes valident pas forcément ta crush, c'est aussi une manière de décrusher. »

Hector a d'ailleurs décrushé car ses copains ne trouvaient pas jolie la fille qui lui plaisait. Son frère, lui, a décrushé car sa crush s'est mise à parler... et qu'il n'a pas aimé sa voix. Si le crush n'est pas reconnu et soutenu par le groupe, il n'est pas. Myra donne l'exemple de la réaction de ses amies quand elle leur a parlé d'un de ses crushs, qui l'a amenée, elle aussi, à décrusher : « c'est qui cet énergumène ? Il est pas bien, il fait que te mentir ». Mais la validation est même plus large parfois. Le nombre d'amis sur Instagram peut intervenir, comme nous l'explique très sincèrement Quentin (22 ans, employé en boulangerie après un BTS en immobilier, mère au foyer, père instituteur) :

«J'ai l'impression qu'avec l'influence des réseaux sociaux, si toi tu trouves une personne belle, mais qu'elle est pas populaire, tu vas pas avoir l'impression qu'elle est belle. En tout cas, moi je sais que personnellement, j'étais pas mal... avant c'était comme ça... genre avant, j'étais en mode "ouais t'es... moi tu me plais" et puis tu regardais sur les réseaux et tout, "ah mais t'es pas populaire, du coup c'est peut-être que t'es pas si belle que ça... du coup, non". Voilà et après...

Baptiste : Quel sens tu mets à "populaire" ici ?

Q : Ah... là bah... après sur les réseaux, c'est surtout genre... ben tu regardes. Si jamais tu vois que 50 abonnés pour 300 abonnements, t'es en mode "bon... frerot... peut-être au final... Voilà, t'es... tu plais pas... et du coup si tu plais pas... ben t'es moche, et du coup j'ai pas envie de m'afficher avec toi". C'est un peu bâtarde, mais c'est ça.»

La dévalidation est donc une autre forme du travail émotionnel engagé : comme pour les crushs «interdits» (ceux notamment sur les crushs des copains et copines ou sur les ex), l'invalidation par le groupe amène à travailler ses sentiments, pour en changer la nature, et «décrusher». Quand on leur demande comment s'opère le décrushage, ils et elles rappellent le caractère construit du crush : il suffit, finalement, de ne pas l'alimenter (par les discussions, par les chansons qu'on écoute parce qu'elles font penser au crush, etc.) pour qu'il s'éteigne ou se dégonfle «comme un soufflé», expression récurrente.

### **«Elle sté-pi son crush dans mes stories»<sup>22</sup> : les réseaux sociaux au cœur du crush**

#### ***Enquêter et stalker...***

Une des différences essentielles avec les «coups de cœur» des générations précédentes réside dans l'importance des réseaux sociaux. Le terme crush, dans l'ensemble des entretiens, semble en effet être apparu il y a une petite dizaine d'années, et s'être diffusé par les

22. Le Juiice, «Jusqu'à La Mort», 2021.

réseaux sociaux. Ils en sont l'outil principal également. Les comptes Instagram, Snapchat ou encore TikTok permettent par exemple de voir des photographies d'une personne sans qu'elle ne soit nécessairement au courant et ainsi d'alimenter l'admiration, l'idéalisation ou la fascination de l'autre au principe du *crush*. On peut aussi, par les réseaux, apprendre des éléments de la vie : les goûts, les fréquentations, etc. Les scripts du *crush* recouvrent un ensemble de pratiques et de compétences numériques telles que suivre le compte du *crush* voire le « stalker »<sup>23</sup>, « viser »<sup>24</sup>, « liker » (aimer) les photos qu'il ou elle « poste » ou encore le « DM »<sup>25</sup> (lui envoyer un message privé). Exemple parmi cent, Medhi (26 ans, 4<sup>e</sup> année filière production dans une grande école de cinéma, père ouvrier, mère femme de ménage) raconte ainsi, quand il a un *crush*, aller vérifier qui a regardé ses stories sur Instagram, et être très content quand justement, c'est sa *crush* qui a été la première à le faire. Chiara (17 ans, première, mère architecte, père avocat) explique « viser » ses posts :

« Je pense que c'est inconscient, mais quand on est abonné par exemple sur Insta, je pense que t'identifies un peu ses goûts musicaux, tu essaies un peu de voir ce qu'il met en story, ou des trucs comme ça, c'est un peu bête... [...] J'ai pu mettre une musique, je savais très bien que c'était un des groupes favoris d'une personne, et genre pour relancer une conversation ou quoi... »

Plusieurs enquêtés – des filles essentiellement, mais pas seulement – avouent, non sans gêne, « stalker » leur *crush*, c'est-à-dire analyser tous les détails des *posts* et des *stories* de ses réseaux sociaux. Ils et elles se livrent ainsi à de véritables « enquêtes » à couvert, comme les nomme Margot (25 ans, artiste vidéaste, père photographe, mère professeure de lycée).

23. De l'anglais *stalk* (traquer, rôder). « Stalker » renvoie au fait d'éplucher, minutieusement, voire excessivement, les réseaux sociaux d'une personne.

24. Mettre une publication contenant un message caché, « une perche », à destination du *crush* (allusion, indice, musique...).

25. DM est l'abréviation de « Direct Message ». Employé comme verbe (« je DM mon *crush* »), cela renvoie au fait d'envoyer un message privé.

« J'ai vraiment envie d'enquêter ! Par rapport au fait que maintenant il y a les réseaux sociaux et tout enfin j'ai envie de voir et du coup, c'est encore plus problématique. [...] Ouais, y a un petit côté quand même un peu obsession, un petit peu, et j'en suis pas forcément fière. »

### De même pour Barbara ou Quentin :

« Sasha : Est-ce que ça t'arrive souvent de "stalker" tes crushs ?

Barbara : Ah oui, ben oui, oui, oui, parce que quand tu connais juste son prénom, tu vas voir sur Insta, ou sur n'importe quoi pour aller voir ce qu'il fait, connaître plus de choses, quoi.

S : OK, et genre tu fais quoi ? Tu essaies de connaître quoi sur Instagram ?

B : De voir avec qui il est ami, où il va, voir un peu qu'est-ce qu'il fait, où il va, pour le connaître un peu plus, et peut-être pour avoir plus de chances de le croiser.

Quentin : Ouais bah déjà moi [il rit], si je kiffe une personne, je regarde direct ses réseaux. Je regarde ses photos. Je regarde un peu... en fait moi, je suis le stalker par excellence. J'arrive à savoir... ah mais je peux retrouver une personne en... tu me donnes juste un prénom et vraiment... Déjà, je vais la chercher parce que si t'as pas forcément d'amis en commun, voilà c'est compliqué à trouver. Ça va prendre du temps. Et après, oui, tu regardes son profil. Tu regardes un peu ce qu'elle partage, ce qu'elle publie. Ça t'aide à la connaître, mine de rien. Tu regardes un peu qui sont ses amis, qui sont ses amis proches. Tu vois vite aussi ses relations passées, et du coup ça, il y a plein de traces sur les réseaux de ses ex tout ça. Moi, je passerais pas mal de temps à regarder. »

L'investissement dans le crush sur les réseaux n'est pas qu'émotionnel, mais également temporel. Ces enquêtes prennent du temps et impliquent l'élaboration de stratégies pour obtenir les comptes de leur crush et les épilucher sans se faire prendre. Elles développent des savoir-faire et des « techniques » du crush (chercher le compte de leur crush parmi les « abonnés » des comptes de leurs copines ou copains, ne surtout pas « liker » les « posts » de son crush, etc.). Le « stalking » se doit en effet d'être discret et surtout secret. Les mêmes<sup>26</sup>

26. « Concept (texte, image, vidéo) massivement repris, décliné et détourné sur Internet de manière souvent parodique, qui se répand très vite, créant ainsi le buzz » (larousse.fr).

reproduisent à l’envi ces situations de gaffes, où le doigt clique sur le «like», trahissant ainsi la présence. Si les réseaux sociaux jouent un rôle dans la production et dans la diffusion des scripts du *crush*, ils font également assurément partie de ces scripts. Ces mêmes, ainsi, par leur fonction virale, fonctionnent comme une mise en images des pratiques, et donc, en retour, les alimentent :

«Moi, je suis pas de nature très stalkeuse et tout... Oui, mais oui voilà j’essaye de laisser vraiment aucune trace, même pour moi. Enfin je sais que la personne elle verra jamais si j’ai regardé, ou peut-être, mais c’est très rare qu’elle puisse voir à part si elle a vérifié.» (Lisa, 17 ans, seconde, père employé dans une entreprise de matériel médical, mère infirmière scolaire)

### *... Mais pas n’importe comment*

L’usage des réseaux sociaux dans la manière de mener son *crush* est également particulièrement normé et régulé par la discussion collective. Si suivre le compte de son ou de sa *crush* est généralement accepté et acceptable, il est plus coûteux d’aimer une ou plusieurs photos de ce même compte et le «DM» est généralement considéré comme une «confession» du *crush*, plus engageante et qui pourrait faire passer pour une «forceuse». La médiation par les réseaux sociaux permet alors de maintenir une distance entre soi et son *crush* que l’on «stalke» mais qu’on ne «DM» pas forcément. Les jeunes font souvent appel aux conseils de leurs copines ou copains pour déterminer collectivement la marche à suivre, qu’ils soient filles ou garçons :

«Moi, je demande leur... je leur parle de... comme ils ont beaucoup d’expérience parce qu’ils sont plus vieux que moi, ils me racontent. Je leur demande comment eux ça s’est passé. Je leur demande ce qu’ils feraient à ma place et je leur demande déjà si j’ai une chance. Et je sais qu’ils seront honnêtes avec moi et que si j’ai pas de chance, ils me diront “frère... non, pas moyen”. Donc ouais, c’est surtout... ils regardent les messages. Moi, ils m’expliquent eux comment ils ont fait. Ils me donnent pas mal de conseils. Ils me demandent pas mal de précisions aussi souvent parce que du coup je sais qu’ils sont de bons conseils donc ils essaient de bien

comprendre la situation... parce que des fois souvent, quand tu rapportes des choses c'est pas forcément la vérité... c'est ce que toi tu penses. Et du coup, eux ils font en fonction, mais ils essaient d'aller un peu plus loin. Ils regardent.» (Quentin)

L'enjeu est d'autant plus grand que le travail derrière l'écran n'est pas également réparti. Alors que l'enquête numérique qui est menée est généralement féminine et invite à penser une charge mentale du crush très genrée, les filles, en général, attendent que le «premier pas» que constitue le «DM» soit masculin, autre exemple s'il en était besoin, que les réseaux sociaux changent peu de choses à la répartition genrée de l'initiative (Pinsky, 2019; Bergström, 2019), comme le confirment les propos de Chiara : «Je me souviens par exemple en première j'avais un crush sur un mec de ma classe, et à un moment j'ai pris mon courage à deux mains, je l'avais DM sur Insta, ce qui est rare quand même venant de ma part». En contrepoint de la «réserve féminine» de Chiara, Jean évoque, lui, la possibilité de moquer ses camarades masculins qui ne répondraient pas aux exigences de leur genre, et n'initieraient pas la relation de séduction par le DM : «Quand y a un mec genre, il fait que de parler d'une meuf qu'il trouve belle, et tout ça, et que... au final il va jamais la DM, ça fait six mois il est en train de te dire ça, bon là tu peux un peu te foutre de sa gueule, tu vois. [Rires] Parce que... fin frerot fais quelque chose, quoi!» (Jean, 19 ans, mère professeure de SES en lycée général et père professeur de français/anglais en lycée pro, 1<sup>ere</sup> année en IFSI) Le terme «ferot» apparaît alors autant comme une marque d'affection et de proximité relationnelle que comme un rappel à l'ordre masculin, une injonction à être à la hauteur du rang de garçon.

## **La bonne distance**

### ***Le bon âge***

Le crush est soumis à validation du groupe dans toutes ses modalités. Mais si on ne fait pas n'importe quoi avec le crush, il n'est pas non

plus permis à n'importe qui, selon son genre, et aussi, son âge : le *crush* est un terme lié à l'adolescence, que normalement, les jeunes adultes ne devraient plus utiliser. Medhi précise employer au second degré ce terme, qui « provoque des rires chez [s]es amis : “ça fait que j'ai l'impression de parler un peu comme un jeune très jeune et du coup de vivre un peu une amourette de jeune” ».

Rosalie (21 ans, technicienne électro sur des tournages, parents professeurs d'université) estime de même qu'elle devrait être davantage « mature », et arrêter de sans cesse parler – et surtout d'éprouver – des *crushs*. Elle rapporte ainsi les réactions d'un de ses copains, comme autant de rappels à l'ordre :

« J'ai l'impression que c'est un truc de maturité entre guillemets où t'es mature si t'as pas des *crushs* mais que t'as quelqu'un qui te plaît et donc tu vas aller lui parler, donc bah là t'es mature alors que si t'as un *crush* et que tu vas y penser tout le temps et idéaliser, et prendre la moindre interaction et dire “Oh il s'est passé ça, est-ce que ça veut dire ça et tout ?” Bah là les gens, ils vont te dire “arrête de ressasser, c'est immature” mais c'est pas faux en même temps.

– Et on te l'a déjà dit ça ?

– Ben oui, tout le temps. Mon groupe de copines, ça va parce qu'elles en ont aussi. Mais de temps en temps, elles me disent quand même, et mon pote Victor avec qui je parle tout le temps et à qui je raconte toutes mes histoires... il me le dit tout le temps, il en a marre... Mais aussi, c'est gentil, c'est parce qu'il voit que je ressasse et que je pense tout le temps à ça et que j'en parle. »

Jenny (21 ans, 1<sup>re</sup> année dans une École des Beaux-Arts, mère vendeuse en boulangerie et père technicien) partage le même avis : le *crush* n'est plus de son âge. Surtout, s'il était léger au lycée, elle le décrit désormais en termes de charge mentale. Avec Rosalie, elles se reprochent de chercher « qui sera le *crush* » quand elles arrivent à une soirée... qui perd tout intérêt une fois que le *crush* en est parti :

« Si je vais à une soirée où il va être là et qu'il part de la soirée, bah d'un coup j'ai plus du tout envie d'être à la soirée et vraiment je me dis “Bon ben

je m'en vais quoi", alors que j'aurais envie d'avoir envie d'être à la soirée mais mon esprit me dit "Bah non, c'est bon, ça sert plus à rien, pars de la soirée". Enfin voilà. » (Rosalie)

Jenny et Rosalie, comme beaucoup de jeunes femmes de leur âge, ont lu ou écouté les productions contemporaines sur l'amour. Jenny, par exemple, a lu *Réinventer l'amour* de Mona Chollet :

« Ah oui, du coup les hétéros, on est les méchants. On est les méchants. Faut qu'on arrête. On est construites par des codes. Y'a rien qui va. On va jamais s'en sortir. Et du coup, à ce moment-là je me suis dit "arrête" mais je n'ai pas réussi à arrêter parce qu'il y avait Eliot, des trucs genre, c'était plus fort que moi, même si je savais, même si je me flagellais. Eliot, je me suis flagellée tout le long. Je savais ce qui me passait dans la tête, je sais que c'était la société que machin. Mais impossible de faire autrement. Mais après quand j'ai lu Maggie Nelson, je me suis dit "c'est peut-être pas les hétéros le problème, c'est les relations en général". Et du coup je ne sais pas ce qu'il faut faire. [...] Qu'est-ce qu'il faut faire? On ne sait pas. Parce que, les relations hétéronormatives, c'est le poids de la société mais finalement, les *queers* c'est pas mieux et, du coup, qu'est-ce qu'on fait. Et ça je ne sais pas. »

Elles en discutent souvent ensemble, et Rosalie interprète en termes de socialisation hétéronormée ce besoin qu'elle a d'avoir des crushs :

« Je pense beaucoup par rapport à moi-même où je me dis clairement j'ai un problème de besoin d'amour des hommes et de... Ouais, C'est ça, et d'être désirée et de besoin de reconnaissance des hommes et que c'est ça qui va m'aider à faire des trucs moi-même. Ça serait quand même bien que j'arrive à les faire sans avoir besoin de la reconnaissance des hommes...

– Ça revient un peu à ce que tu disais sur le fait que tu as souvent des crushs pour des hommes?

– Et moins pour des femmes. Ouais, je pense que c'est lié à un besoin d'être désirée et d'être aimée par les hommes. Je pense que des fois ça peut tellement prendre de place que ça devient genre limite le seul, le seul sens à ta vie... je sais pas, je me dis que des fois au lycée ou au collège, je devais avoir quand même ce truc de... genre le matin, je me levais que pour ça, et je me couchais en étant contente parce que je savais que le lendemain j'allais avoir un truc par rapport à ça, et je pensais qu'à ça... Et du coup

d'aller dans des lieux juste pour ça. Mais c'est un peu triste du coup. Il y a des périodes ou dans ma tête, c'était que ça ! »

Rosalie et Jenny se livrent là encore à un véritable travail émotionnel pour convertir cette manie du *crush* : Jenny en allant notamment voir un psychologue et en réfléchissant à partir des lectures féministes, et toutes deux en développant, autour de leur fascination pour le *crush*, des projets artistiques. Très inspirée par Sophie Calle, Rosalie a ainsi trouvé un classeur de négatifs et envisage un documentaire où elle partirait à la recherche de l'inconnu, qui serait ainsi son dernier *crush*.

### **Se protéger parce que « l'amour fait mal »**

Ce ne sont que des jeunes femmes qui ont exprimé leur lassitude quant à la charge mentale et émotionnelle induite par le *crush*. Les jeunes hommes qui utilisent encore le mot, au contraire, disent beaucoup aimer le terme, et le sentiment qu'il induit. Ce sont les jeunes hommes les plus dotés en capitaux culturels de notre échantillon, contrairement à Rémy, Mathieu et Max<sup>27</sup>, qui eux, encore étudiants, sont dans des filières commerciales, et engagés dans des relations de couple depuis plusieurs années. Rémy est depuis cinq ans avec son amie, Max habite avec sa compagne, et Mathieu, s'il est toujours célibataire, aspire comme ses deux copains à un couple classique : « une femme, des enfants et la baraque », disent-ils. Le couple, pour eux, est monogame et exclusif – « la confiance, et pas d'infidélité » –, comme le résume Max :

« Vu que moi je suis pas du tout dans la définition de couple où tu peux un peu aller voir à droite à gauche, du coup, même si c'est pas une histoire de sentiments genre je pense si t'es en couple, et bien avec la personne, il n'y a pas de raison que tu aies un *crush* pour quelqu'un. Parce que si t'as envie

---

27. Rémy, 22 ans, BTS commerce en alternance, père responsable sécurité d'une société de restauration collective, mère gérante de cette société de restauration collective; Mathieu, 21 ans, études d'expert-comptable, père responsable d'agence bancaire, mère infirmière; Max, 21 ans, licence MIASH, père ingénieur, mère employée de banque.

d'aller voir ailleurs, pour sentiment, pas sentiment ou telle ou telle raison, c'est que... ton couple, il va pas marcher. »

Ils sont d'un tout autre milieu social, professionnel et géographique que le groupe de copains constitué par Robinson, Roméo, Victor<sup>28</sup>, Yvan<sup>29</sup> *et al.*, sortant tous de grandes écoles artistiques, évoluant eux dans le monde parisien du théâtre et du cinéma, et très critiques sur le modèle classique du couple exclusif et monogame (« L'angoisse d'être en couple, elle provoque le crush aussi beaucoup... C'est tellement angoissant au début tu dis, mais je veux pas... », s'effraie ainsi Victor). Si Medhi utilisait le crush au second degré, c'est en fait pour dit-il souligner que « c'est juste un crush », mimant en même temps les guillemets autour de « juste ». Yvan et Robinson emploient exactement la même expression, et à la question de savoir si cette distance a pour but de sauver la face vis-à-vis des amis, ils corrigent : oui, mais elle est aussi destinée à les « protéger ».

« On a des schémas où les relations, elles naissent pas en contractualisant les choses. Y'a plus trop de contrats, de couples, de contrats, de trucs, c'est pour ça que je pense qu'il y a des relations de plus en plus étranges et qu'il y a des façons de vivre l'amour qui sont de plus en plus étranges et des chagrins qui sont de plus en plus différents et qui sont de plus en plus ineffables. C'est que maintenant on est... Enfin moi, ça m'arrive souvent avec des amis à moi, qu'untel se sente en couple alors que l'autre se sent pas du tout en couple alors qu'ils sont ensemble... J'ai un ami qui voit une fille depuis 6 mois et là... il commence à comprendre qu'il y a une sorte d'asymétrie et j'ai l'impression que les relations, elles se basent souvent sur de l'asymétrie très très vite. Et le second degré, ça permet de se protéger de ça. J'ai l'impression qu'avant, tout était beaucoup plus clair... Nous c'est pas ça et du coup c'est vraiment beaucoup de jeux de protection, de jeux d'avancer et puis reculer, puis avancer puis reculer. »

28. Victor, 25 ans, vidéaste, père traducteur et rédacteur d'articles pour une entreprise d'informatique, mère responsable des étudiants étrangers dans une école de commerce, avant de faire une formation en peinture décorative.

29. Yvan, 25 ans, musicien et ingénieur du son, père cadre chimiste, mère employée URSSAF.

Si ces propos de Medhi ne peuvent que rappeler les analyses d'Eva Illouz sur l'amour dans le régime contemporain d'incertitudes, ceux de Robinson témoignent de la difficulté de dire, quand on est un garçon, qu'on est amoureux. Il n'est d'ailleurs pas anodin que dans ses propos, comme dans ceux d'Yvan, l'adverbe « bien » vienne compléter le verbe aimer, comme pour en atténuer la force :

« Moi je l'utilise pas mal mais je crois que c'est parce que je trouve qu'il a une fonction de genre de protection... ouais il protège enfin je mets un peu tout là-dedans et je pense que je mélange plein de relations derrière ce mot mais parce que justement vu que maintenant il est très utilisé et qu'il est générique à un truc un peu léger, pas très grave. "Si ça se fait pas... machin machin machin" pour moi, c'est beaucoup moins engageant de dire, "Ah ouais, j'ai un crush sur telle personne" que de dire "je l'aime VRAIMENT BIEN cette personne" ou "j'aimerais bien qu'il se passe quelque chose avec" parce que tout de suite les gens vont s'imaginer que si ça se fait pas, tu vas être déçu, tu vas être triste.»

## CONCLUSION

Le mot *crush* est entré dans le Petit Robert en mai 2023. Il est de plus en plus utilisé, notamment par le marketing. Une marque connue de collants définit ainsi la routine du dimanche : « Netflix & chill sous la couette/Stalker mon crush d'hier soir/Un brunch avec mes potes/Une bonne petite séance de workout/Scroller toute la journée sur TikTok. » Au moment où il gagne ainsi le langage commun, le *crush* nous donne ainsi l'occasion exceptionnelle de documenter une pratique culturelle adolescente en train de se faire, par le bas, et non pas de l'approcher uniquement par sa représentation adultocentrée. Bref, de la prendre au sérieux (Clair, 2023).

En effet, les historiens des sensibilités (Corbin et Mazurel, 2022) ont souligné la difficulté d'extrapoler les pratiques émotionnelles des siècles passés à partir des écrits, surtout, pourrait-on ajouter, quand ceux-ci sont des livres, des films, des séries romancées. À quelle définition du *crush* aboutiront les archéologues ou les historiennes et

historiens du futur, quand ils et elles analyseront les traces de notre XXI<sup>e</sup> siècle? Le décalage est en effet flagrant entre les représentations forgées par les producteurs de produits culturels, qui peu ou prou, ramènent le crush dans les scripts romantiques traditionnels ou les stéréotypes de genre et les codes des genres culturels (rap, jeux vidéo, *teenmovies*), et les pratiques elles-mêmes, telles qu'on peut les attraper dans les entretiens et les traces laissées sur les réseaux numériques, et qui témoignent d'une grande variété d'usages : les réseaux ont en effet une place centrale, à la fois lieu de déploiement, outil et même instigateurs de ces mêmes crushs.

Surtout, le crush nous parle, comme le flirt pour les générations précédentes, de la construction culturelle de nos éducations sentimentales. Si l'accent a beaucoup été porté sur les normes encadrant la sexualité, le crush nous montre que les sentiments également sont pris dans des réseaux d'usages autorisés ou proscrits, et que ceux-ci sont en perpétuelle évolution, même si les logiques genrées et conjugalistes demeurent très vivaces. L'exemple du crush, apparemment si léger, permet de montrer combien les émotions ne peuvent être appréhendées de façon isolée : elles sont le fruit d'un travail émotionnel individuel certes, mais constamment appuyé par les commentaires, avis, jugements des autres, qui parfois font naître le sentiment, donnent les conditions de son existence par la conversation, et peuvent également lui asséner le coup de grâce en le condamnant, cette dimension collective n'empêchant nullement l'intensité de l'émotion. Des émotions, plutôt : car le crush n'est pas que l'émotion de la romance : il est aussi le plaisir des discussions, l'excitation des enquêtes et des trouvailles, la déception, la lassitude.

Le crush est ainsi une pratique culturelle générationnelle et géographiquement située : si aux États-Unis le mot existe depuis un siècle, notamment grâce au tube de 1920 moult fois repris, « I got a crush on you », si à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, des tubes anglo-saxons ont pu le porter en haut des palmarès (*Crush* de Jennifer Paige, 1998, *#1 Crush*, de Garbage, 1995...), il faut attendre les années 2010 et l'expansion des

réseaux sociaux pour que le terme s'implante dans le vocabulaire – les têtes et les cœurs – des adolescentes et adolescents français. Comme le flirt, avec qui le mot *crush* partage une même étymologie de vieux français avant de revenir en France sous une adaptation anglicisée, le *crush* est une émotion portée par la technologie d'une époque : pour le flirt, les chansons et le cinéma, pour le *crush*, les réseaux sociaux. Si le flirt était l'histoire du rapprochement des corps dans des temps où la sexualité avant le mariage était interdite, le *crush*, lui, laisse les corps à distance.

C'est peut-être pour cela que le *crush* perdure après le collège, et même après le lycée, alors qu'on aurait pu penser que les «amours dans la tête» ne sont qu'un ersatz pour attendre les «choses sérieuses». Mais ici encore règnent les logiques genrées, qu'il faudra explorer plus avant : les jeunes femmes apprennent, à leurs dépens et par le groupe des pairs, que le *crush* n'est plus de leur âge, quand les jeunes hommes lui trouvent une nouvelle utilité : se protéger des choses justement trop sérieuses.

---

 RÉFÉRENCES
 

---

- BALLEYS C. (2015), *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- DE BEAUVOIR S. (1949), *Le Deuxième Sexe. Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard.
- BERGSTRÖM M. (2019), *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.
- BERGSTRÖM M. et PASQUIER D (2019), Genre & Internet. Sous les imaginaires, les usages ordinaires, *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, vol. 8 [En ligne] disponible l'adresse : <https://doi-org.ressources-electroniques/10.4000/reset.1329>, consulté le 20 juin 2023.
- BOLOGNE J.-C (2017), *Histoire du coup de foudre*, Paris, Albin Michel.
- BREY I. (2018), *Sex and the series*, Paris, L'Olivier.
- BOZON M. (2016), *Pratique de l'amour. Le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot.
- CASTA-ROSAZ F. (2000), *Histoire du flirt*, Paris, Grasset.
- CHOLLET M. (2021), *Réinventer l'amour*, Paris, La Découverte.
- CLAIR I. (2023), *Les choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes*, Paris, Seuil.
- CORBIN A., MAZUREL H. (dir.) (2022), *Histoire des sensibilités*, Paris, PUF.
- CUPPLES J., THOMPSON L. (2010), Heterotextuality and Digital Foreplay: Cell phones and the culture of teenage romance, *Feminist Media Studies*, vol. 10, n° 1, p. 1-17.
- DAYAN-HERZBRUN S. (1982), Production du sentiment amoureux et travail des femmes, *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 72, p. 113-130.
- DITER K. (2019), *L'enfance des sentiments. La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, thèse en sociologie, université Paris-Saclay, Paris.
- DUBY G. (1991), *L'amour et la sexualité en Occident*, Paris, Seuil.
- DURKHEIM É. (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.
- GAGNON J. (1999), Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, p. 73-79.
- GIDDENS A. (1992), *The Transformation of Intimacy: Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Cambridge, Polity.

- GIRAUD C. (2017), *L'amour réaliste. La nouvelle expérience amoureuse des jeunes femmes*, Paris, Armand Colin.
- HERRERA GOMEZ C. (2021), *Révolution amoureuse*, Paris, Binge Audio.
- HOCHSCHILD, A. R. (1983). *The Managed Heart: Commercialization of Human Feelings*, London, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- ILLOUZ E. (2006), *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil.
- ILLOUZ E. (2012), *Pourquoi l'amour fait mal*, Paris, Seuil.
- ILLOUZ E. (2020), *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, Paris, Seuil.
- JACKSON S. (1993), Even Sociologists Fall in Love: An Exploration in the Sociology of Emotions, *Sociology*, vol. 27, n° 2, p. 201-220.
- JÓNASDÓTTIR A., FERGUSON A (eds.) (2014), *Love. A Question for Feminism in the Twenty-first Century*, London and New York, Routledge.
- LAGRANGE H. (1998), Le sexe apprivoisé ou l'invention du flirt, *Revue française de sociologie*, vol. 39, n° 1, p. 139-175.
- LINDHOLM C. (2006), Romantic Love and Anthropology, *Etnofoor*, vol. 19, n° 1, p. 5-21.
- MARIGNIER N. (2017), « Gay ou pas gay ? » Panique énonciative sur le forum jeuxvideo.com, *Genre, sexualité & société*, vol. 17 [En ligne] Disponible à l'adresse : <https://doi-org.ressources-electroniques/10.4000/gss.3964>, consulté le 22 juillet 2023).
- MAUSS M. (1921), L'expression obligatoire des sentiments, *Journal de psychologie*, vol. 18, p. 81-88.
- MEMMI D., RAVENEAU G., TAIEB E. (dir.) (2016), *Le social à l'épreuve du dégoût*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- NOIZET P. (1996), *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème*, Paris, Kimé.
- PASQUIER D. (2005), *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.
- PASQUIER D. (2010), Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe, *Ethnologie française*, vol. 40, n° 1, p. 93-100.
- PINSKY D. (2019), Doing gender online through flirtation, *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, vol. 8 [En ligne] Disponible à l'adresse : <https://doi-org/10.4000/reset.1303>, consulté le 20 juin 2023.
- Réseaux (2023), *La fabrique médiatique des sexualités*, n° 237.
- TUAILLON V. (2021), *Le cœur sur la table. Pour une révolution romantique*, Paris, Binge Audio

